Document généré le 23 juin 2025 14:47

Laval théologique et philosophique

JUDANT, Denise, *Du christianisme au judaïsme. Les conversions au cours de l'histoire*

Henri-Marie Guindon

Volume 38, numéro 2, 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/705941ar
DOI : https://doi.org/10.7202/705941ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1982). Compte rendu de [JUDANT, Denise, *Du christianisme au judaïsme. Les conversions au cours de l'histoire*]. *Laval théologique et philosophique*, *38*(2), 217–219. https://doi.org/10.7202/705941ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

la Vierge Marie et l'Esprit-Saint. Chacun de ces sous-titres, à son tour, comporte d'autres divisions. L'enseignement du Concile sera condensé en huit pages tandis que six seront consacrées à *la Vierge Marie et l'Esprit-Saint.* Les autres chapitres toucheront les thèmes classiques : *l'Immaculée Conception, toute sainte et toute belle, la Vierge Mère, l'Assomption, Marie Reine.* Un thème nouveau apparaît : *Marie et l'Église*, développé comme suit : *Marie, figure de l'Église, Marie, Mère de l'Église, un grand signe dans le ciel, Marie et le sacerdoce dans l'Église.* Un dernier chapitre traite du *Culte marial.*

Les tables sont considérablement réduites. Alors qu'elles couvraient 32 pages dans NOTRE DAME, elles n'en ont plus que 20 dans *LA VIERGE MARIE*, y compris la table des matières.

Ce volume sur la Vierge Marie est le premier d'une nouvelle série qui groupera des sujets tout nouveaux comme l'Europe unie, le Droit à la vie et d'autres qui témoignent des préoccupations nouvelles du Magistère.

LA VIERGE MARIE est un ouvrage de première utilité, facile à consulter et qui se recommande de lui-même.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Denise JUDANT, Du christianisme au Judaïsme, Les conversions au cours de l'histoire, Cerf, 1981, 218 pages, 13,5 × 21,5 cm.

Le mouvement rétrograde signifié dans le titre a de quoi saisir, à première vue, le lecteur ignorant du phénomène qui sera longuement et minutieusement étudié dans cet ouvrage. Il nous semble tellement normal que l'on passe du judaïsme au christianisme, dans le sens même de l'histoire et de la doctrine, que le contraire nous semble instinctivement impensable. Pourtant, vous avez bien lu. Il s'agit de conversions de chrétiens au judaïsme.

Elle-même juive convertie au catholicisme, l'Auteur est donc, de ce fait, qualifiée de façon privilégiée pour traiter un tel sujet. Tous ses autres ouvrages d'ailleurs sont des études comparatives du judaïsme et du christianisme. Rien ne lui échappe du judaïsme dans lequel elle a non seulement vécu mais dont elle connaît à fond la Loi, les coutumes, la richesse, voire la séduction, à bien des points de vue, et surtout la parenté fondamentale de la doctrine avec celle de l'Église qui en est issue.

Dans une vingtaine de pages d'introduction (pp. 7–28), elle montre « l'origine juive de l'Église » et le passage quasi imperceptible, au début, du judaïsme au christianisme tant ils sont imbriqués l'un dans l'autre. « Les premiers chrétiens étaient tous d'origine juive. Ils n'ont pas eu conscience, en donnant leur foi au Messie Jésus, d'abandonner la religion de leurs pères, ni de créer une nouvelle religion : pour eux le judaïsme continuait, un judaïsme renouvelé par la venue du Messie attendu depuis si longtemps » (p. 7). D'où l'ambiguïté facile pour des esprits non avertis. Tout au long de l'ouvrage, l'Auteur montre bien comment, aussi bien au cours du temps qu'au début, ces conversions ont encore leur explication en grande partie dans l'ignorance sans que ce soit le seul facteur déterminant.

Dans la marche de l'histoire, ce n'est que peu à peu que les deux religions se séparèrent dans l'affirmation de leur identité propre pour aboutir à une opposition radicale. Alors que les uns tenaient au caractère « perpétuel » du rituel des sacrifices, comme le rappellent maints passages de l'Écriture (Lév. 3, 17 ; 6, 15 etc), d'autres, avec saint Paul, croyaient à la substitution du sacrifice du Christ offert une fois pour toutes.

Ce n'est donc que progressivement, surtout après la prédication de saint Paul et l'entrée dans l'Église des païens que furent abandonnées les pratiques mosaïques. De plus en plus le fossé se creusera entre Juifs et chrétiens : « Mais, à l'aube du christianisme, il est difficile de distinguer les uns des autres » (p. 11), si bien qu'on ne savait pas comment nommer les premiers disciples de Jésus qui étaient aussi des juifs ».

Pendant un temps assez long il y eut donc une situation plus ou moins flottante. Jésus d'ailleurs, né juif, ne s'était-il pas, toute sa vie comporté en bon juif ? Il priait, allait au Temple pour les fêtes, célébrait la Pâque et, dans l'ensemble respectait les observances mosaïques malgré la liberté qu'il prenait sur certains points comme d'opérer des guérisons le jour du sabbat tout en protestant de sa fidélité à la religion d'Israël : « *N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes ; je ne suis pas venu abolir mais accomplir.* »

Avec la fixation de la fête de Pâques, le dimanche, les positions se précisèrent, mais pendant longtemps encore certains chrétiens, tout en célébrant le dimanche continuaient à observer

le sabbat. Aussi tardivement qu'au début du Ve siècle, saint Jean Chrysostome souligne encore cet attrait pour le judaïsme chez certains chrétiens fréquentant à la fois l'église et la synagogue.

Quand, à la conversion de Constantin, en 312, l'empire devint chrétien, le christianisme fut alors privilégié et le judaïsme combattu. Mais il n'est pas moins vrai que des convertis peu instruits des dogmes chrétiens abandonnaient le Christ pour retourner à la foi de leurs ancêtres, les patriarches, ou même d'autres qui, attirés par le judaïsme, y adhéraient. L'Auteur n'a pas évidemment l'intention de relever les noms de tous ceux que l'histoire a retenus du VIIe siècle à nos jours mais elle raconte plus en détail le cas d'une douzaine environ de ces convertis plus notoires et fait mention, au passage, d'une bonne cinquantaine d'autres.

Parmi ceux-là, il faut noter la qualité des transfuges et la répercussion de leur geste. Ainsi un écrit qui pourrait remonter au VIIe siècle, et appelé *Livre de Nestor Hakkomer*, qui veut dire en hébreu : le faux-prêtre, rapporte le cas d'un prêtre catholique, probablement un moine qui, à l'aide de 35 arguments théologiques, essaie de prouver la vérité du judaïsme.

Laissant de côté ce cas plus ou moins obscur, le premier vraiment connu au IXe siècle est celui du diacre Bodo, de la cour du roi Louis le Pieux ou le Débonnaire (814–840). Plusieurs sources en font état et, ironie du sort, entre autres les lettres d'Alvare de Cordoue, lui-même juif converti au christianisme, mais ayant suivi un itinéraire à l'inverse de Bodo. Celui-ci, sous prétexte d'un pèlerinage à Rome dont il avait arraché la permission au roi, se convertit au judaïsme à Bordeaux ou Bayonne où existaient de nombreux juifs, prend le nom de Éleazare, se laisse pousser la barbe, passe en Espagne, y prend femme et devient un prosélyte haineux.

Un fait qui ressort de la correspondance de Bodo, comme d'autres convertis du christianisme au judaïsme, est l'ignorance de la théologie des Pères qui ont toujours honoré ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament.

Un autre cas est celui d'André, archevêque de Bari. D'après les Archives de l'archevêché de Bari il aurait été en poste jusqu'en 1078. Après, c'est le silence. Un écrit trouvé en 1954 a permis d'apprendre qu'il s'était converti au judaïsme. Nous ne connaissons cette version que par des documents juifs, un texte d'Obadya qui en parle dans ses mémoires.

Les rapports amicaux et étroits des juifs et des chrétiens étaient un danger qui n'échappait pas à la vigilance des évêques et ce n'était pas une vaine crainte : « la meilleure preuve en est la conversion de plus en plus fréquente des chrétiens au judaïsme au cours des XIe et XIIe siècles » (p. 57). Mais il reste difficile d'évaluer quantitativement le nombre des conversions. Les documents chrétiens, comme par une certaine pudeur, sont très discrets là-dessus et se contentent de souligner l'influence néfaste des Juifs sur les chrétiens. De même les sources juives se taisent sur les retours éventuels au christianisme.

Les Juifs, « ennemis de Notre-Seigneur » comme disaient les chrétiens, eurent leurs martyrs « brûlés pour la sanctification du Nom » selon l'expression juive, car « l'esprit de la croisade éveilla chez les chrétiens le meilleur et le pire. L'intention était excellente, mais tous les moyens apparurent bons » (p. 63). À l'origine elle voulait délivrer le Saint-Sépulcre des musulmans, mais l'excitation religieuse s'étendit à tout ce qui était anti-chrétien. D'où une vague d'antisémitisme. Le Pape Alexandre II s'opposa à cette attaque des Juifs. Des évêques en firent autant. À la première Croisade un accord avait été fait entre Pierre l'Ermite et les Juifs. Les prédicateurs devaient parler d'eux en bons termes. Lors de la deuxième Croisade, en 1146, saint Bernard fait remarquer que l'amour des Juifs fait partie de l'amour du prochain. En 1179, le 3e Concile du Latran prend la défense des Juifs (p. 65).

L'antisémitisme n'en dura pas moins. Les Juifs luttaient contre les chrétiens qui reconnaissaient le Messie dans le Christ tandis que du côté chrétien, on chargeait le peuple juif tout entier de la mort de Jésus. Les croisés penseront faire un bon acte en massacrant les Juifs comme ils le feront des musulmans. La fin du XVIe siècle connut de ces excès. Comme géographiquement les conversions se répartissaient dans tous les pays d'Europe, les Juifs furent chassés d'Allemagne, de France, même massacrés en maints endroits. En Espagne, même si malgré l'Inquisition, des chrétiens se convertissaient au judaïsme, plusieurs Juifs, appelés marranes, se convertissaient fallacieusement au christianisme.

En mettant la Bible à l'honneur, mais en dehors de l'enseignement de l'Église, la Réforme a favorisé des conversions du catholicisme ou du protestantisme au judaïsme. Le cas de Nicolas Antoine est célèbre. Il ne croyait qu'en Dieu et non dans la Trinité parce que l'Ancien Testament

n'en parle pas, et niait de même la divinité de Jésus et accusait les catholiques d'adorer quatre personnes, la quatrième étant la Vierge Marie. Il fut exécuté par strangulation et brûlé le 20 avril 1632.

L'Auteur, dans une conclusion de grande précision doctrinale et d'une pénétrante analyse, se penche sur ce phénomène des conversions du christianisme au judaïsme. Elle y montre toute la beauté du judaïsme qui fut la religion de Jésus et de Marie, mais qui est maintenant dépassé. « Il est vrai et il faut le préciser, qu'il y a une continuité entre le judaïsme vétéro-testamentaire et le christianisme. Mais il y a aussi une antinomie entre celui-ci et le judaïsme postchristique. En effet, l'Ancien Testament est tourné vers le Christ annoncé par les prophètes alors que le judaïsme postchristique nie explicitement non seulement la divinité, mais aussi la messianité de Jésus. Et c'est dans cette mesure qu'il met en cause le fondement même de la foi chrétienne » (p. 203). « Le Nouveau Testament accomplit l'Ancien mais simultanément il le fait éclater. C'est sur ce mystère de foi qu'ont achoppé les chrétiens qui ont été séduits par le judaïsme. L'économie juive est statique et l'économie chrétienne est dynamique. En effet, le christianisme est sorti du judaïsme selon une évolution dans le temps. Il y a eu une période de préparation, puis la venue du Messie, puis la période d'après cette venue, « en attendant qu'il revienne » (p. 204).

De nombreux convertis ont été attirés par l'absence, chez les Juifs, d'une véritable autorité religieuse et par la simplicité du dogme qui n'a aucune formule précise. « Et ce flou même rend le judaïsme séduisant pour certains esprits rebelles au concept d'autorité en matière religieuse » (pp. 206-207).

Enfin, et cela a du poids sous la plume d'une juive convertie, « la permanence de l'attrait du judaïsme pour les chrétiens doit être une leçon de prudence » (p. 214).

Dans la conjoncture actuelle du rapprochement des diverses croyances, ce volume est extrêmement éclairant.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

F.G ASENJO, Antiplatitudes, Departamento de Lógica y Filosofía de la ciencia, Universidad de Valencia, 1976, 151 pages.

Le titre est français, le texte, anglais. L'Auteur, Argentin. Sa préface est signée à l'Université de Pittsburg, Pennsylvanie, et le volume publié par l'Université de Valence en Espagne. Voilà qui ne manque pas de variété au départ. Il en sera de même tout au long du volume.

Sous ce titre énigmatique, et qu'il compare lui-même à une partition musicale, au sens où ces pages sont comme des variations sur plusieurs thèmes dont la répétition renforce l'effet, l'Auteur exprime parfaitement ce que contient ce volume d'une remarquable densité. Le lecteur intéressé par la pensée pure aimera lire et relire cet ouvrage. Il n'y a pas à proprement parler de développements suivis, mais plutôt des pièces juxtaposées, écrites comme en se jouant. Il faut savoir s'abandonner et suivre ces vagabondages de l'esprit, ravi de découvertes inattendues.

En neuf chapitres se succèdent des sujets aussi variés que les suivants : I Variétés sur la rencontre de l'esprit et du monde ; II Un Traité d'ontogénie ; III Relativités ; IV Théorie de la différence ; V Germes, coupes et strates ; VI Vue intérieure ; VII Galaxies, rêves et explications ; VIII L'esprit du monde ; IX L'Encyclopédie.

Les développements de chacun de ces chapitres suivent une méthode très différente de l'un à l'autre. Ainsi, dans le premier, en parlant des choses dans leur intégrité, l'Auteur se demande d'abord : « Qu'est-ce qu'un objet dans son intégrité ? » « Les objets, dit-il, soit physiques, soit psychologiques sont seulement partiellement isolés. Ils appartiennent à des champs dont ils peuvent être séparés de façon partielle seulement. L'éclair que je vois est produit par une distribution de décharges électriques de tout l'environnement de l'éclair. On peut distinguer l'éclair mais ne l'individualiser qu'imparfaitement. Si nous poussons aux extrêmes l'analyse des rapports physiques, il n'y a rien qui ne soit en connexion avec l'éclair et qui ne contribue de quelque manière à sa production. Directement ou indirectement, chaque objet est partie constituante de chaque chose. Ce fait nous oblige de parler de la relative intégrité de chaque objet. L'intégrité absolue embrasse le monde entier passé, présent et futur » (p. 14).

Le deuxième chapitre procède de façon différente. C'est une série de sentences ou propositions numérotées : 1,1 ; 1,1.2, etc. Ainsi, 1 : « Le monde est composé de tout ce qui a une origine » ; 1,1 : « Le monde est la totalité des entités *in statu nascendi*, non d'entités stables ; 1. 11 : « Comme